

Libretto

JULIEN BLANC

LE TEMPS
DES HOMMES

Seule, la vie..., III

récit

libretto

© Éditions Finitude, 2013.

ISBN : 978-2-36914-035-1

Né à Paris en 1908, Julien Blanc eut une enfance difficile. Orphelin, révolté, ballotté d'institutions en maisons de correction, il grandit en apprenant l'injustice, la violence et le vol. Avec l'espoir d'enfin trouver un sens à sa vie, il s'engage dans l'armée où son tempérament de réfractaire l'enverra bientôt en bataillon disciplinaire en Afrique, d'où il reviendra avec une haine farouche pour toute forme d'autorité et une profonde pitié pour les petits et les malchanceux. Rendu à la vie civile, Julien Blanc tente désespérément d'oublier ces années terribles et n'a qu'une obsession : faire des études et se mettre à écrire. Il s'engage dans la guerre civile espagnole comme infirmier auprès des républicains et, malgré la mort de sa femme enceinte lors du siège de Madrid, garde sa foi dans l'humanité, sa volonté d'écrire et de partager ce qu'il a vécu. Ses premiers romans (*Toxique*, *L'Admission*, *Mort-né*) paraissent dès 1939 sans être vraiment remarquables. Sur les conseils de Jean Paulhan («Vous avez tort de vous obstiner à écrire des œuvres d'imagination. Crachez d'abord votre vie, vous reviendrez au roman plus tard»), il s'attelle à la rédaction de ses souvenirs, dont les trois volets formeront son œuvre la plus importante. Commencent alors des années de travail acharné. Cet autodidacte s'efforce d'être à la hauteur des exigences de Paulhan : il recommencera huit fois *Confusion des peines*, qui paraît finalement en 1943. Mais malgré un succès d'estime et le prix Sainte-Beuve reçu en 1947 pour *Joyeux, fais ton fourbi*, ce n'est pas la consécration que Julien Blanc espérait. La

reconnaissance, pas plus que l'argent, n'est au rendez-vous. Il vit grâce à quelques travaux alimentaires – il fut nègre pour Léon-Paul Fargue, signa traductions et piges dans la presse – et au soutien de ses amis. Malade, usé par une vie rude, il s'éteint en 1951, à l'âge de quarante-trois ans.

La trique

Le 7 août 1934, après avoir rendu contre décharge mes effets militaires au garde-magasin de la C.H.R., aucune cloche ne se mit à sonner haut et clair dans ma tête. J'étais comme assommé, il me semblait que je faisais une fois de plus un impossible rêve d'évasion – et mon costume civil de confection ne me donnait pas l'illusion de la liberté : il me gênait aux entournures. Je ne savais quoi répondre aux saluts soudain amicaux des sous-officiers, aux dernières recommandations de l'adjudant de bataillon. J'étais inquiet : se pouvait-il que cette heure de ma libération attendue tant d'années dans l'angoisse eût enfin sonné ? Et la couleur limpide du ciel qu'un orage avait nettoyé la veille, et le feuillage bruissant des arbres... Quand par son imagination le prisonnier s'évade des geôles, la vie, hors des murs, se pare des plus riantes couleurs. Le bleu franc du ciel, le vert lavé des feuilles et l'apparente fraternité des regards et des mains tendues, des « Bonne chance, mon vieux ! » m'accablaient parce que je redoutais que la nature et les hommes me trompassent comme hier, avant-hier, comme presque tous les jours de ma vie. J'aurais peut-être signé un rengagement de cinq ans si le commandant me l'avait demandé. Mon congé libérable dûment apostillé, avec à l'encre rouge la mention « Est autorisé à revêtir la tenue bourgeoise », était-ce réellement un congé libérable ? Deux ans auparavant, en quittant Gabès et le Bat'd'Af', j'avais cru

qu'une aube nouvelle se levait pour moi, seulement pour moi, et que par la magie d'une feuille de route et les cahots d'un tacot sur des rails approximativement parallèles j'étais un homme libre. Mais une vie comme la mienne toute pavée de coups, de deuils, de prisons peut-elle d'un coup s'embellir? Rien de ce que j'avais imaginé n'était arrivé. J'avais continué de vivre avec mes monstres, dans la terreur du sous-off et des punitions – rusant sans cesse. J'étais resté un paria, et il n'est rien de plus épuisant que la ruse pour qui voudrait aimer passionnément ses semblables. Non, l'aube n'allait pas déchirer les ténèbres ni préparer le règne du soleil, sinon d'un affreux soleil noir. J'avais vécu trop longtemps tête à tête avec le désespoir pour accepter maintenant le miracle. J'avais du plomb dans l'aile. J'étais encore un homme traqué. J'avais mille fois renoncé à d'humbles joies, et bien que mon besoin de la femme, d'une femme plutôt, fût impérieux, je me préparais à rompre avec ma fiancée, Madeleine. La peur du lendemain, une sorte d'inaptitude foncière, organique à faire cadrer mes désirs avec l'absurde limite que mon destin leur avait sans cesse assignée... Il avait suffi que la Roubelier me dît: «Avant de te marier, il faut que tu aies une situation...» pour que l'idée de renoncer à Madeleine prît corps en moi – cela a mieux valu pour elle. Gagner ma vie! Comment? Je ne savais rien faire, j'avais un casier judiciaire. Pour lutter contre le suicide, contre le dégoût de soi qui y prépare, deux armes efficaces, pensais-je: d'abord le rêve; puis, le rêve brisé, la ruse. Et de nouveau le rêve pour chasser la ruse, les gouffres qu'elle creuse...

J'étais comme halluciné quand le commandant me fit appeler. Le décalage entre la réalité, que je croyais du rêve, et ma crainte du pire était trop grand pour que l'idée de me justifier, de ruser, ne germât point instantanément en moi. Il me fallait à tout prix faire admettre au commandant les raisons qui m'avaient poussé à me mettre en civil. J'en étais

là! J'eus vite trouvé ces raisons, et c'est un garçon sûr de lui que l'adjudant poussa gentiment devant le «vieux».

– Alors, ce costume?

– Excusez-moi, mon commandant. J'ai parié cent sous avec Rousseau de me mettre en civil ce matin. C'est idiot, bien sûr, mais vous savez ce que c'est! Rousseau m'aurait traité de dégonflé... Je ne suis pas un dégonflé! Je vais me remettre tout de suite en tenue...

Je fis un pas de retraite. Le «vieux» se leva et vint se planter devant moi; il ne souriait pas. Je ne cherchai pas à soutenir son regard, j'étais vraiment coupable.

– Allons, allons, secouez-vous! Ce que vous appelez votre cauchemar est terminé. Vous êtes libre! Et vous pourrez toujours compter sur moi. J'ai confiance en vous!

J'avais inventé l'histoire du pari avec mon remplaçant au bureau si spontanément qu'il demeura encore un doute en moi quant à ma liberté recouvrée après que le commandant m'eut redit que j'étais libre, que je ne rêvais pas, que j'étais sorti du cauchemar. Quand il me faisait travailler les maths, souvent je l'interrompais pour lui dire que ses leçons étaient bien inutiles, puisque je ne sortirais jamais des casernes ou des prisons, puisque je ne serais jamais délivré du cauchemar de la contrainte.

– Venez, allons arroser votre libération!

Lui qui jamais n'allait au café m'emmena au Foyer du Soldat où, devant le caporal et le serveur médusés, il m'offrit un demi de mauvaise bière. Il me serra ensuite longuement les mains. Curieux homme!

La couleur du jour, la belle nature en liesse, les cris des pierrots et l'insolite gaieté des gradés me devinrent alors moins accablants. Le décalage subsistait cependant, j'avais encore dans toute ma chair la «peur du flic» des repris de justice qui font sans autrement y réfléchir, en toute candeur, des choses contraires aux lois. Je ne pouvais me faire

d'emblée à la certitude que mon vêtement civil avait un sens, avant tout que je ne faisais plus partie du troupeau, que la discipline abêtissante et la passivité obligatoire à l'égard des galonnés, et la ruse de chaque instant, étaient désormais lettre morte. Mieux : *n'avaient jamais existé*. Je suis à peine étonné de n'avoir pu entrer de plain-pied dans l'exercice de ce que l'homme moyen appelle la liberté. Mes monstres d'adultes se dissipaient moins vite que ceux de mes premières années qui venaient me torturer dans mes mansardes. Enfant, je croyais à la magie, aux lutins et aux fées – mon cœur était pur – bien sûr ! L'univers était et ne pouvait être que merveilleux ; il suffisait d'un rien pour que tout ennui disparût. En somme, l'univers était merveilleux, mais il ne m'émerveillait pas : je ne connaissais pas l'angoisse, l'instant présent, quand il était agréable, me suffisait – et l'imagination faisait le reste...

Madeleine ne comprit rien à mon état d'esprit. Elle n'était pas encore sortie de ce monde dont la porte m'avait été brutalement claquée au visage le jour de la mort de ma mère ; elle ne sut que me répéter, de sa voix si douce et nuancée, que plus rien maintenant ne s'opposait à notre mariage – l'amour, je veux dire celui qu'elle me portait et qui lui dictait ses mots, avait triomphé ; elle me voyait avec des yeux de petite fille.

– Tu es mon seul amour, le premier jeune homme que j'aime... À l'école, oui... mais j'étais petite, et je ne t'avais pas rencontré... Je t'aime. Dis-moi que tu m'aimes ! Ah ! comme nous serons heureux !

Je lui dis d'un ton de supplicé que je l'adorais. Elle était frémissante, attentive à mes paroles. Le beau soleil transperçait son corsage léger et sa jupe... Elle était désirable – je me retournai, la repoussai doucement quand elle revint se placer devant moi. Sa mère me prépara un café très fort, comme je l'aime. Je revois ses gestes précis, l'or jaune de son alliance, je revois les jolis yeux humides de Madeleine, les nattes blondes

l'auréolant, ses lèvres un peu charnues que gerçait l'hiver, j'entends chanter l'eau du robinet.

– Joue quelque chose, Mado, dit sa mère.

Je serais bien en peine de mettre un titre sur le morceau qu'elle interpréta, et de dire si elle le joua bien ou mal ; je serais bien en peine de noter ici la raison qui me poussa à lui demander de m'accompagner au jardin attenant à la maison, et tout inondé de lumière.

C'est dans ce jardin que je pris soudain conscience de ce qui m'arrivait, et j'éclatai en sanglots. Oh, il n'était plus question de rompre mes fiançailles ! J'avais gagné la première manche. Eh bien, je gagnerais la seconde, je ferais une existence dorée à Madeleine. Nous serions heureux, nous n'aurions plus d'histoires. Les gens heureux n'ont pas d'histoires.

J'étais sincère. Mais autant en emporte le vent – j'oubliais un peu trop vite que j'étais marqué au fer rouge.

Madeleine et sa mère me mirent dans le train de Paris, je m'offris une place en seconde classe. J'étais dans le même état d'esprit que dans le jardinet, farouchement résolu « à mériter le bonheur de Madeleine ». À la gare Montparnasse, je déposai ma cantine de livres à la consigne. Ma marraine était prévenue de mon arrivée par télégramme, mais je préférerai attendre le lendemain pour me présenter chez elle. J'allai aux alentours de la gare. Quelques filles – les unes hideuses, les autres jeunes et désirables, des « nouvelles », mais ayant comme leurs aînées le goût des couleurs criardes – me racolèrent. J'eus beaucoup de mal à m'en défaire, d'autant plus qu'il y avait déjà longtemps que je n'avais fait l'amour. Vers les quatre heures du matin, j'étais attablé dans un café avec une femme d'une cinquantaine d'années qui me proposait d'une voix chavirée de « travailler » pour moi, sans « contrepartie ». Je refusai gentiment et bataillai un long temps avant de pouvoir régler nos consommations. Mais au moment où nous sortions du bistro, la police survint. Mon premier réflexe, ce

fut de fuir, bien que les inspecteurs et les agents fussent en force et gardassent étroitement les issues, celle donnant sur la rue, et une autre, derrière, sur une cour. Je fus emmené au commissariat avec les autres consommateurs.

– Tu diras que je suis avec toi, me murmura la femme.

Elle me donna son nom et son adresse, m'apprit qu'elle faisait le trottoir depuis toujours, mais qu'elle n'était pas en carte. Marseillaise, elle était « montée » à Paris depuis peu, mais elle ne pensait pas que les flics eussent vent de son activité, car elle n'avait pas de casier judiciaire. Je promis de l'aider. Les policiers me fouillèrent minutieusement avant de s'enquérir de mon identité. Sur le vu de mes papiers tellement en règle, je fus prié d'aller me faire foutre ailleurs.

– Je ne suis pas seul ! dis-je.

Je certifiâi que la vieille femme était mon amie depuis un an, que je sortais avec elle chaque fois que j'avais une permission, etc.

– Drôle d'amie ! dit un inspecteur. Allez, ouste, qu'on ne vous revoie plus !

Dehors, la femme me remercia : j'avais été magnifique ; elle m'avait déjà follement dans la peau, elle ferait n'importe quoi pour moi, je n'avais qu'à parler ! Si le mythe du rachat a un sens, cette vieille femme effaçait le geste d'une autre fille, celle qui m'avait véritablement la première initié – et volé.

– Sans toi, mon petit lapin, j'étais bonne !

Je l'écoutais vaguement. L'image de sa « collègue » réapprenant soi-disant l'amour, s'essuyant le sexe sans pudeur, dansait devant mes yeux. Puis le vol... Et la petite Jeanne de mon adolescence, et Janine l'Africaine... J'avais été une belle proie pour les filles. Et dire que celle-ci voulait racheter tout cela ! Non, rien à faire, je n'avais pas la vocation.

– Oui, mon chou, si tu avais pas eu de papiers, comment qu'ils nous auraient embarqués, les poulets !

Comme il est étrange qu'en France les policiers soient

plus grossiers que les filles ou les disciplinaires ! N'est-il pas encore plus étrange qu'un bout de papier officiel, apostillé, timbré dans tous les sens, signé, contresigné, paraphé, serve de garantie morale, de brevet de vertu à qui le possède ?

J'accompagnai mon « amie » jusqu'à la porte de son hôtel, de bonne apparence, et l'y laissai, en dépit de ses protestations d'amour éternel et de ses plaintes. J'errai le reste de la nuit sans faire d'autres « mauvaises rencontres ». Au reste, que pouvait-il m'arriver de fâcheux ? N'étais-je point muni d'un *sauf-conduit* ?

*

Il était midi quand je sonnai chez ma marraine. Le ciel n'avait plus sa luminosité de la veille, l'air était moite, mais le soleil entouré d'une sorte de halo blanchâtre incendiait la petite avenue avec ses pavillons uniformes et ses tilleuls sauvagement émondés chaque année. Je n'en pouvais plus, ayant dû, faute de taxi, coltiner ma cantine de livres de la gare à la maison de la Roubelier. Et la perspective d'avoir pour quelque temps à partager la vie de la vieille fille et de ses deux amies n'était pas pour me réjouir. Il me fallait cependant de toute certitude en passer par là, bon gré, mal gré. J'avais besoin de reprendre haleine, d'un repos physique prolongé. Je sonnai une seconde fois. Quand ma marraine apparut en pleine lumière, je reculai. Le destin tient souvent à un cheveu : je serais sûrement parti si je n'avais été encombré de ma cantine. Elle resta un moment à m'observer à travers l'écran de ses lunettes, puis elle vint ouvrir la grille. Sa main plate et décharnée frôla la mienne et son visage glacé se détendit. Elle m'embrassa tandis que je retenais mon souffle. Puis elle referma soigneusement la grille et je la suivis, traînant la cantine sur le gravier jusqu'au perron où la baronne Ernestine de S... – que j'appelais par ordre « Tante » – et « Cousine », l'aveugle, m'attendaient.

- Nous pensions que tu viendrais hier soir, dit la Roubelier, tu as manqué ton train ?
- Oui. J’ai passé la nuit chez Madeleine.
- Tu n’aurais pas dû. Il ne faut pas tenter les jeunes filles.
- En Amérique... commença Cousine.
- Nous sommes en France, coupa sèchement ma marraine. Allons déjeuner.

Cousine baissa la tête et la baronne me prit le bras. Je n’ai aucun autre souvenir de cette première journée à T... Si, un autre. Comme je m’étonnais que la Roubelier eût refermé à clé la grille derrière moi, elle me dit que les portes munies de serrures doivent toujours être fermées et qu’il viendrait un jour où je reconnaîtrais que la clé est « le symbole et la réalité d’un chez-soi, ne fût-ce que celle d’un tiroir ».

Cousine, américaine, veuve et aveugle, avait été repasseuse. Elle possédait de petites rentes et la fondation Valentin Haüy la bourrait littéralement de sucreries et de livres en braille. Sa voix, plutôt aiguë, s’adoucissait en un léger murmure quand elle me parlait de ses années heureuses en Amérique, du temps qu’elle avait un foyer et ses yeux. Elle avait appris *Les Trois Petites Repasseuses* ; chaque fois qu’elle s’extasiait sur la beauté du linge et des dentelles qui sous le fer de l’ouvrière prennent forme et semblent épouser des bustes de femme, ses yeux clairs et vides semblaient revivre, et elle récitait quelque strophe :

*L’Amour est chose passagère :
 Il faut se faire une raison.
 En ce monde, foi de lingère,
 L’Amour est chose passagère.
 C’est toujours la même chanson,
 Je suis lasse d’être légère,
 L’Amour est chose passagère :
 Il faut se faire une raison.*

Elle lisait le braille avec une rapidité déconcertante ; en toutes choses manuelles, elle était d'une adresse exemplaire – et son esprit était délié. Mais elle servait de bonne à tout faire à la Roubelier et à la baronne – de souffre-douleur aussi. Cousine avait l'expérience des humiliations. Sa fille, Jane, également filleule de la Roubelier, était elle aussi bonne à tout faire.

– C'est une fille hystérique, grognait la baronne. C'est tout ce qu'elle est capable de faire.

Son ouvrage terminé, Cousine s'asseyait à sa fenêtre, près d'une minuscule cage où un couple de canaris pépiait. L'infirmes racontait mille histoires magiques à ses oiseaux tout en peignant ses cheveux qu'elle avait fins ou passant sur son visage et ses jolies mains quelque crème de beauté. Oiseaux, parfums, crème, savon Cadum, selon l'humeur de ma marraine et les « insomnies » de la baronne, étaient d'effarantes sources de conflits. Cousine pleurait souvent.

– J'achète pourtant tout cela avec mon argent à moi !

Autre source de conflit : la T.S.F. – modeste poste à galène qui parfois disparaissait, notamment le mercredi, jour de l'émission hebdomadaire pour les aveugles. Aux timides réclamations de l'infirmes, la Roubelier et la baronne rétorquaient d'un ton sans réplique qu'elles n'avaient pas les moyens de dépenser de l'électricité en niaiseries.

– Quel rapport ? demandai-je une fois.

La baronne resta sans voix. Ma marraine s'en tira en m'affirmant que je n'entendais rien aux sciences et que j'aurais bien du mal à passer mon bachot.

J'ai souvent séché les larmes de Cousine. Mais que pouvais-je faire pour elle ? Elle me disait que la contrainte où elle était de jouer la comédie de l'affection aux deux vieilles femmes lui était cent fois plus pénible que leurs rebuffades et son infirmité réunies. Être aveugle, se sentir de trop, connaître

jusqu'à se rouler à terre de désespoir la méchanceté de son entourage, cela est aussi triste que de se trouver enchaîné à quinze ans entre deux gendarmes pour un crime illusoire.

– Pourquoi ne partez-vous pas, Cousine ?

– Mlle Roubelier a connu mes parents... Malgré tout, elle me rattache au passé. Nous, les aveugles, nous ne vivons que de souvenirs...

En dépit de ses origines roturières, Ernestine avait épousé un baron. Cette alliance bénie par le Seigneur en la personne d'un archevêque la plaçait en toutes circonstances au-dessus du vulgaire, et singulièrement au-dessus des voisins et de Cousine. La Roubelier m'avait bien recommandé de ne jamais faire quelque allusion que ce soit à une prétendue égalité entre les hommes, étant donné que « la noblesse a fait la France et que la hiérarchie existe même au paradis ».

– Le baron était poitrinaire et quinquagénaire lorsqu'il épousa Ernestine, me confia un jour Cousine.

Ni l'âge ni la maladie n'expliquaient cependant tout à fait l'anoblissement d'Ernestine. Formes épaisses, oreille ourlée, nez en forme de groin, œil porcin – tout cela avait été aussi son lot quand elle avait dix-huit ans : les photographies tapisant sa chambre ne permettaient point d'en douter.

Elle lisait Chack, Recouly, Jean d'Agraves, Delly et tous les romans populaires à deux sous que l'on trouve en montre dans les kiosques et les bibliothèques des gares.

– La lecture aide à vivre, aimait-elle à répéter. Comme la musique, elle élève l'âme !

Elle élevait aussi son âme au moyen d'un piano centenaire, aux feutres depuis longtemps mangés aux vers, mais que « l'accordeur de Paderewski en personne » avait tenté de rafistoler quinze ou vingt ans auparavant.

Si elle n'avait eu la prétention de jouer parfaitement – et la Roubelier faisait écho à cette prétention – peut-être que j'aurais moins souffert quand, un sourire satisfait sur son

visage grasseyé, elle traînait dans la boue les enchanteurs de ma petite enfance.

Ma marraine dormait ses dix heures par nuit dans une chambre du second. Une reproduction du saint suaire de Turin protégeait son sommeil et sa chasteté. Je logeais à côté. Outre ses livres de chevet, l'*Imitation*, la Bible, Bossuet, Gratry, saint Augustin, elle lisait Claretie, qu'elle avait connu, Paul Bourget, René Bazin. Je m'étonnai de ne point trouver chez elle les écrivains que j'avais lus en prison ou au Bat'd'Af'. Elle ne connaissait de mes auteurs que François Mauriac qui lui donnait « de bienfaisantes vues sur le mal ». Elle ignorait Claudel. Valéry et Gide, athées, interdits céans ; Barbusse, un sale communiste... Romain Rolland, au lieu de s'en tenir à Jean-Christophe, avait trahi... Mais elle fondait de grands espoirs sur un jeune écrivain catholique, Daniel-Rops, et les manifestes du colonel de La Roque lui paraissaient d'excellente politique.

Je repris dans ma cantine mes livres d'Outat. J'ajoutai Valès et Marx à ma liste.

Un dimanche que j'étais allé à D... chez Madeleine, la Roubelier brûla *La Vie de Jésus* et le *Manifeste*. Mais elle apprit par cœur quelques lignes de *Clarté* que j'avais tapées sur la machine de Cousine, laquelle, en cela aussi, était experte :

Puis c'est l'anathème, le sacrilège, l'excommunication contre ceux qui accusent la magie du passé et l'empoisonnement de la tradition. Et les milliards de victimes elles-mêmes se moquent des révoltés et les frappent, dès qu'elles le peuvent. Tous leur jettent la pierre, tous, même ceux qui souffrent, pendant qu'ils souffrent, même les immolés, un peu avant de mourir.

Après m'avoir fait la leçon sur les dangers qui me guettaient si je lisais des livres aussi douteux, et m'en avoir remboursé

le prix, elle me demanda de qui était le passage que je viens de transcrire.

– C’est une explication des Évangiles par saint Thomas d’Aquin.

– Il me semblait bien aussi avoir lu cela quelque part dans saint Thomas. C’est tout simplement splendide.

J’étais attiré par le communisme. Ses militants, prêchant le pacifisme, dénonçant l’arbitraire capitaliste, le crime contre l’humanité qu’est la guerre, et l’ignominie de certaines « gueules de vaches » dont j’avais vu de près de jolis échantillons au Maroc et en France – ses militants, croyais-je, écrivaient moins pour les travailleurs opprimés que pour les garçons et filles du malheur, « ayant mal tourné », victimes de la société. Je lisais *L’Humanité* assidûment. J’écrivais aux leaders du Parti. Je reçus un jour une lettre de l’un d’eux, mais je ne sais plus de qui exactement... Péri, Vaillant-Couturier, ou simplement Maurice Thorez? Mon correspondant me disait que je devais me tourner maintenant vers l’avenir, ne plus penser au passé sinon pour m’unir à ceux qui voulaient le bonheur pour tous. Mon correspondant ajoutait que du point de vue communiste l’enfance coupable n’existe pas. L’enfance malheureuse, oui. Ma place était tout indiquée au Parti, parmi des camarades qui sauraient bien vite me montrer que la vie vaut la peine d’être vécue quand un idéal révolutionnaire lui donne son plein sens.

Cette lettre, je couchai avec quelques nuits, puis un soir, le cœur battant, je pris mon courage à deux mains et allai voir le responsable politique local du Parti. Dès que je fus devant lui, mon calme revint, et c’est d’une voix assurée que je lui racontai – sur sa demande – ma vie, de A jusqu’à Z. Il m’écouta sans m’interrompre une seule fois, mais son regard bien droit ne me quittait pas. Il avait une tête de lutteur de foire et des mains d’enfant. Quand j’eus terminé, il me posa un tas de questions, mes moyens actuels d’existence, ce que

j'avais l'intention de faire, si j'étais capable de me plier à la discipline du Parti. Je répondis que pour le moment je vivais chez ma marraine, que je voulais passer mon bachot, que je n'aimais guère la discipline, mais que s'il le fallait absolument, je ferais tout mon possible pour que les camarades soient contents de moi.

Il se gratta le front. J'étais très ému ; je ne me doutais pas en pénétrant chez lui qu'il me faudrait répondre tout à trac à tant de questions.

– Le Parti est exigeant, me dit-il enfin après un long silence. Et c'est pas parce que t'as été en cabane et au Bataillon que je te dis que c'est trop tôt, commença-t-il en pesant bien ses mots, c'est parce que tu es un anar, et qu'il y a de grandes chances pour que tu le restes toute ta vie. Je sais, c'est pas ta faute, mais t'es comme ça, et, ici, tu pourrais semer la pagaille. Enfin, on sait jamais... Lis bien Marx, Lénine, instruis-toi... Je peux pas te dire autre chose pour le moment. Mais tu peux revenir bavarder avec moi ou avec des camarades quand ça te chante. Salut !

Ses paroles entraient en moi comme des aiguilles de feu. Je restai un long moment anéanti devant l'humble table de bois blanc où la lumière d'une forte ampoule s'étalait comme une nappe.

– Faut que tu comprennes, mon vieux, ajouta le responsable, un communiste, je parle pas pour moi, c'est un type qui pense pas à lui. C'est un type qui lutte pour les autres. Toi, pendant dix minutes, t'as parlé que de toi. Tu hais la société bourgeoise parce qu'elle est un non-sens et qu'elle condamne à l'esclavage et à la misère des millions d'hommes... Tu saisis ? Peut-être que t'en as trop vu. T'es pas au point. Reviens me voir, et fais pas cette gueule d'enterrement ! Et dis-toi bien que si comme communiste je peux pas te faire entrer au Parti, comme homme, je t'estime. T'as tenu le coup. C'est bien. Salut !

J'étais dans un état voisin de l'hébétude en rentrant à la maison. Et pour comble, la Roubelier et la baronne mirent la conversation précisément sur le communisme. *L'Humanité* ayant pris à partie, s'il m'en souvient bien, le colonel de La Roque.

– Si leur Grand Soir arrive jamais, ils viendront ici violer, tuer, piller... Je suis noble et catholique, gémit la baronne. Mon Dieu, que deviendrons-nous ?

– Rassure-toi, ma chère Ernestine, dans ces cas-là, notre sainte mère l'Église autorise les femmes à mettre fin volontairement à leur vie.

– Tu en es sûre ?

– Certaine.

Elles tombèrent à genoux. Moi, j'allai achever la nuit à Paris dans un bordel. La fille avec laquelle je « montai » s'appelait Madeleine. Ma nuit en fut gâchée. Cette Madeleine-là faisait pourtant admirablement l'amour...

La baronne, en dépit du surcroît de considération dont elle jouissait en raison du « beau geste » de la Roubelier, ne me portait pas dans son cœur et me préparait un tour à sa façon. Après la scène où elles avaient tremblé à l'idée d'être violées le « Grand Soir », la baronne, entre deux portes, assez haut afin que j'entende, dit à ma marraine qu'elle l'admirait, qu'après tout le marrainage n'impliquait point l'obligation de sacrifier sa vie à un repris de justice, que, certes, elle comprenait bien l'admirable cœur de son amie, mais qu'il pouvait être très dangereux de pousser trop loin la charité. À quoi la Roubelier répondit d'une voix mouillée qu'elle devait absolument me sauver, que de tous ses filleuls et filleules j'étais le plus misérable, et qu'il lui semblait bien de faire l'impossible pour me remettre dans le droit chemin, dût-elle y laisser des plumes. Je sais bien que mon cœur était noyé de haine envers la Roubelier, il n'empêche que je reconnaissais qu'il lui fallait une certaine dose de courage et de bonne foi pour

admettre sa culpabilité. Mais la baronne ne devait pas pour autant renoncer à sa vengeance. Faisant semblant de passer l'éponge sur mes «incartades» après avoir senti qu'elle ne convaincrait point la Roubelier, elle mit au point ce qui devait fatalement amener de ma part une réaction assez vive.

La baronne réunit un dimanche après-midi quelques-uns de ses amis, dont un général en retraite et sa femme à la figure de poupée italienne, un abbé mondain, un magistrat, un directeur de société anonyme et quelques autres personnages moins décoratifs dont j'ai perdu tout souvenir. En quelques minutes, il me fut sensible, à la façon insolente dont ils me dévisageaient, qu'il me serait bien difficile de garder mon sang-froid, et qu'il y avait mille chances pour que la baronne fût au centre du complot... car ses yeux luisaient en vérité très méchamment dans sa figure de saindoux, et il y avait je ne sais quoi de basement cruel dans sa voix quand elle me présenta. Sa perruque flamboyante était mal ajustée, preuve d'une grande excitation intérieure. Aucun invité ne me serra la main. Je ravalai ma colère naissante et suivis la compagnie au salon, où l'on me dévisagea de plus belle. J'étais le point de mire, l'attraction. Regardant à la dérobée la femme du général, ma colère fit place au désespoir. Il m'est arrivé maintes fois dans ma vie de ressentir comme un violent coup de poing en pleine face, en suivant l'altération d'un beau visage féminin. Il n'est rien de plus hideux au monde. Oui, le regard cruel de cette femme jeune et belle me désespérait. À la sortie du Fort Saint-Nicolas, le 6 février 1931, une fille m'avait ainsi regardé, ça m'avait fait mal, comme maintenant. Ernestine m'épiait – mais la Roubelier, dans sa longue robe en forme de sac, légèrement renflée à l'endroit du ventre, semblait mal à l'aise. Le silence pesait.

– Un ange passe, fit le prêtre.

Il était cinq heures moins vingt. Mais il n'y avait pas d'ange chez la baronne, sauf Cousine dont les doigts remuaient. Ma marraine proposa qu'Ernestine fasse de la musique ;

celle-ci se fit un peu prier, puis se mit à dénaturer l'adagio de la *Pathétique*. La compagnie applaudit, bissa. Mais la baronne avait son idée derrière la tête. Pour moi, je passais par des moments de désespoir et de colère, voulant mourir sur-le-champ pour ne plus voir le regard cruel de la femme du général, ou l'insultant en moi-même... Ernestine prit tout à coup la parole, me désignant de nouveau à l'intention de ses hôtes que la « musique » avait relâchée.

– Le filleul de notre amie Marie a, comme je vous l'ai appris, été plusieurs années en prison. Je crois qu'il est bien tard pour qu'il s'amende. En tout cas, dites-lui qu'il ne se relèvera pas en lisant ce torchon qui s'appelle *L'Humanité*!

Désespoir et colère s'évanouirent et je me rendis compte qu'un petit sourire gouailleur devait déformer un peu ma bouche. Cet état ne dura d'ailleurs pas. Je me mis à trembler de tous mes membres – de rage.

– Je crois traduire fidèlement le sentiment de vos hôtes, et aussi le vôtre, chères amies, fit le général, en disant ceci à ce jeune homme...

Il reprit son souffle et ajouta, tourné vers moi :

– Bien que nous n'ayons jamais été en prison pour vols et désertions, le tout au pluriel, nous nous garderons bien de vous jeter la pierre. Pourtant, notre rang pourrait nous y autoriser. Mais nous sommes catholiques, et vous désirez vraiment vous relever. À tout péché, miséricorde. L'Église absout le pécheur qui se repent, qui a la contrition parfaite. Ne perdez toutefois pas de vue que vous avez un casier judiciaire lourdement chargé et que le fait de lire la feuille de ces misérables rouges n'incitera pas du tout la société dont vous vous êtes exclu vous-même à vous refaire une place en son sein, à vous permettre de vous réhabiliter. Je pense que vous êtes d'accord?

– Pas tout à fait, mais c'est sans importance, répondis-je nerveusement.

L'abbé sursauta. La baronne fit un geste qui signifiait clairement : « Vous voyez bien, il n'y a rien à faire ! »

– C'est votre affaire, reprit le général en haussant le ton.

Je le coupai, en lui demandant de ne pas crier, cela n'allait pas avec sa dignité de monsieur à feuilles de chêne. Quant à sa femme, elle n'avait pas cessé de me dévisager. Ma marraine était de plus en plus mal à l'aise. Elle vint vers moi.

– Je t'en prie, mon enfant, calme-toi. Le général n'a rien d'autre en vue que de t'aider. Ses conseils pourraient t'être précieux. Il ne veut pas t'humilier !

– Ce serait trop facile, fit le général qui voulait avoir le dernier mot.

J'allais lui dire de fermer sa gueule, quand il reprit, changeant apparemment du tout au tout la conversation :

– J'ai servi autrefois en Afrique. Et je me suis laissé dire que les Joyeux étaient tous pédérastes.

– Est-ce un crime, général ?

– Mon général... on dit : « mon général », fit le magistrat.

– Est-ce un crime, général ? répétai-je.

Ma marraine avait baissé les yeux ; Ernestine, la tête tournée vers une fenêtre, écoutait de toutes ses oreilles.

– Bien sûr que c'est un crime, dit le général. Seriez-vous pédéraste ?

– Pourquoi pas ? Au Bataillon, tout le monde est pédéraste ou inverti par la force des choses. Du plus haut galonné au dernier des chasseurs de deuxième classe. Vous pourrez dire cela partout. Mon témoignage a du poids ; je suis un rescapé. Et je vous pisse au derche, à tous !

J'avais les joues en feu, mes mains tremblantes cherchaient quelque chose à briser sur les visages autour de moi. Il y avait un *David* en bronze posé sur le piano... J'aurais pu fracasser tous les crânes présents avec... Mais je résistai.

Le général triturait son crâne à deux mains ; quel sarcasme propre à me clouer le bec élaborait-il ? Sa femme, d'un geste

nerveux, arrangeait sa coiffure. Ses seins étaient fermes, ses chevilles fines. J'étais bien mal à mon aise. Un désir fou de cette femme prenait, malgré tous mes efforts, la place de ma colère.

– Tiens, tiens, dit enfin le général. Au Bataillon, tout le monde est pédéraste ou inverti, par la force des choses? Dois-je comprendre que...

La femme suivait mon regard. Je n'en pouvais plus. J'aurais donné je ne sais quoi pour que quelqu'un m'envoyât un seau d'eau au visage, et fit ainsi taire la sourde irritation de mon sexe. Le général parlait encore, mais que disait-il? Des saletés, à coup sûr. Quand la Roubelier m'avait emmené voir le colonel de La Roque, afin que je le remercie de m'avoir «pistonné» sérieusement pour me faire réintégrer, il n'avait pas été question de pédérastie entre nous, mais de mes souffrances, mais des souffrances de ceux qui continuaient de crever là-bas. Le commandant de F.-B... non plus ne m'avait posé de telles questions, ni le toubib d'Outat qui se doutait bien cependant de quoi il retournait. Regardant toujours les seins de la femme, luttant pour maîtriser le désir que j'avais d'elle, je cherchais à comprendre ce qui poussait le général à mettre la conversation – si je peux dire – sur un tel sujet – et dans un salon où l'on parlait d'ordinaire plus volontiers de la religion et des devoirs des enfants envers leurs parents. Pourquoi la Roubelier ne disait-elle rien? Je voulus prendre la porte, mais le général me barra le chemin. Il avait une tête d'obsédé sexuel. Je l'imaginai faisant discrètement les urinoirs des quais, la nuit, n'osant pas – et achevant sa «chasse» contre un arbre, tout seul.

– Seriez-vous pédéraste?

– J'aime aussi les femmes, criai-je.

Je déboutonnai vivement ma braguette devant la femme à figure de poupée italienne.

– Tous les Joyeux aiment aussi les femmes, criai-je. Voilà la preuve!

J'avais honte. Je remis, aussi vivement, de l'ordre dans ma tenue. C'était maintenant un beau concert de hurlements dans le salon. La perruque de la baronne oscilla, puis tomba sur la moquette. Le général cria que mon geste scandaleux serait châtié immédiatement par lui-même. Une simple prise de lutte, et je l'envoyai suivre la perruque. Le regard de la générale s'était radouci, mais il s'agissait bien de ça ! Ni l'abbé, ni le magistrat, ni les autres invités ne s'opposèrent à ma sortie. Ma honte était sûrement plus forte que mon désir et ma colère de tout à l'heure.

Je me mis séance tenante à boucler ma cantine.

Cousine monta peu de temps avant le départ des invités.

– Ils sont fous, en bas, me dit-elle. Le général veut porter plainte, et Ernestine veut que vous partiez tout de suite... Vous n'auriez pas dû faire cela, Cousin, mais ils ont été encore plus grossiers que vous.

– De toute façon, je serais parti, Cousine. On étouffe, dans cette maison.

– À qui le dites-vous ! Mais qu'est-ce que vous allez devenir ?

– N'importe !

– Cousin...

Sa voix tremblait, et il y avait des larmes dans ses yeux. Je la fis asseoir doucement sur le lit.

– Cousin, vous avez été gentil avec moi. Je ne suis qu'une pauvre infirme et, à part ma fille, personne ne m'aime. Vous me manquerez, vous savez. Vous viendrez me voir... Elles me prennent tout, mais j'ai quand même des économies. Prenez-les, Cousin, je vous en supplie, prenez-les ! Vous me les rendrez quand vous le pourrez, dans un an, dans dix ans... Je vous les donne... La vie est si dure... Et vous n'avez pas de travail !

J'embrassai l'aveugle de toutes mes forces. Mais j'eus un mal de chien à l'en dissuader. Je lui mis dans les mains mon portefeuille bourré des lettres de Madeleine, en lui affirmant

que les lettres étaient des billets de banque et que j'avais largement de quoi me débrouiller. Elle fut dupe.

Elle insista encore un peu, puis descendit.

J'allai dans la chambre de la Roubelier. Les invités gesticulaient dans le jardin, et ma marraine faisait sonner le trousseau de clés. J'ouvris un secrétaire louis-philippard et pris sans penser à rien un petit carnet de moleskine. C'était l'un des carnets intimes de la Roubelier. J'ai encore le souvenir de quelques passages :

La virginité est le bien le plus précieux des femmes. Vierge et pure, je puis t'épouser, ô mon divin Sauveur!

Mon filleul aime trop les filles. Puissé-je l'amener à la chasteté absolue, lui donner un travail qui l'occupe et même le fatigue physiquement. Mais, Seigneur, est-il normal? Il me semble lire parfois dans ses yeux des désirs inavoués de tuer...

Il m'a dit ce matin que j'avais joué un grand rôle dans sa vie. Mais que je ne le savais pas. Et que je jouerais sans doute encore un très grand rôle, continuant de l'ignorer, bien entendu. Qu'a-t-il voulu dire?

Il me hait. Il hait tout ce qui est pur!

Nous devrions, Ernestine et moi, trouver un moyen efficace pour le contraindre à en rabattre. Il est d'un orgueil impossible. En parler au général.

Je poussai un juron. Ainsi, elle aussi... J'allais remettre le carnet en place quand un papier s'en détacha. C'était une lettre datée de 1920 et signée *Abbé Jean Clémot*. Le prêtre recommandait la douceur à ma marraine; il avouait qu'il avait

des remords à mon sujet, qu'il aurait dû me suivre de près, que je ne me consolerais jamais de la mort de maman, que ce serait toujours une obsession, etc. Il était contre toute maison de redressement que ce soit, de l'État ou privée, même religieuse. Je rangeai le carnet dans le secrétaire et mis la lettre dans ma poche. L'abbé Clémot ! Avec quel cœur le jour de sa fête en 1918 j'avais chanté pour lui, oubliant pour quelques heures le drame de mon enfance déjà malheureuse dans cet orphelinat des Ponts-de-Cé où les religieuses ne badinaient pas avec la discipline !

*C'est mon tonton, mon tonton Jean,
Qui m'a donné ce sucre d'orge.
Je vais l'manger chemin faisant,
Ça m'fera du bien à la gor-orge...*

La Roubelier vint me tirer de mes réflexions moroses. Avant qu'elle ouvrît la bouche, je lui mis la lettre de « tonton Jean » sous les yeux. Elle pâlit.

– Tu étais déjà à la maison de correction religieuse de Frasnès-le-Château quand cette lettre est arrivée... Crois-moi, mon enfant ! Je n'étais pas de l'avis de Mlle Daise. Mais je ne pouvais aller contre sa volonté, puisqu'elle m'avait remplacée à la Fondation Mamoz...

Je n'étais plus du tout en colère, et j'avais l'impression que je ne parlais pas de moi, mais d'un autre – d'un autre que je chérissais cependant.

– Pas plus que votre général n'ignore que le Bataillon d'Afrique est un chancre, que les gens, comme lui et vous, entretenez, vous ne pouviez pas ne pas savoir que Frasnès-le-Château, en dépit de ses religieuses, non : surtout à cause d'elles, était une vraie maison de correction, avec des murs, des cachots, des barbelés et des coups de trique, et des prévôts, et une nourriture infecte, et la censure des lettres... L'école du

crime, l'école de la dépravation... Pas étonnant que j'aie parfois envie de tuer les bonnes dames patronnesses qui admettent cela.

– Ne m'accable pas...

– Et la petite mise en scène de la grosse Ernestine? Vous êtes satisfaite? C'était très réussi. Mes compliments!

Elle se mit à genoux devant la reproduction du saint suaire de Turin et jura qu'elle n'avait jamais pensé que le général m'humiliât de la sorte. Il y avait une telle souffrance dans sa voix que je n'eus pas le courage de poursuivre. Je lui dis simplement que je partais. À quoi elle répondit que cela valait mieux, qu'elle avait l'intention de me donner à l'avenir mille francs par mois, et, tout de suite, ce qu'elle possédait en liquide, soit quinze mille francs. Je refusai, sans savoir pour quoi.

Le lendemain, je louai une chambre place de la Sorbonne, dans une maison meublée. J'étais resté un mois chez la Roubelier. Un mois de trop.

*

À peine avais-je emménagé qu'il se mit à pleuvoir. Comme il ne me restait que quelques francs en poche, tout restaurant m'était interdit. J'achetai un bout de pain, puis j'allai, le dos courbé sous la pluie, au Père-Lachaise. Dans les moments de dépression, j'aime errer parmi les tombes, cherchant sans jamais la trouver l'explication de la mort, me demandant jusqu'à la nausée comment sur de la pourriture humaine des fleurs osent pousser. Ce n'était pas la première visite que je faisais à ce cimetière. Chaque fois, les gardiens avaient hoché la tête: «Fosse commune! Mon pauvre vieux, impossible de savoir, en pleine guerre!» Mais je m'agenouillais quand même sur une tombe, la moins fleurie, et si je ne priais pas, du moins un beau dialogue s'échangeait-il entre ma mère et moi. Ah, qui pensera à elle, quand à mon tour je serai enfoui

dans une fosse? Cette fois encore, je me laissai tomber sur un tertre, insensible à la pluie, appelant celle dont le sourire est toujours dans mon cœur, pleurant, lui parlant, l'écouter, revivant par la magie du souvenir ses baisers, l'enchantement de ses belles mains sur le piano et – ah, infernale mémoire qui nous restitue aussi les souvenirs douloureux! – les années terribles qui suivirent le 3 août 1916, terribles parce qu'elle n'était plus là pour me défendre et pour m'aimer.

Je restai, comme les fois précédentes, jusqu'à la fermeture. En sortant, je tombai sur un ancien d'Outat que j'avais soigné plusieurs semaines à l'infirmerie de poste. J'étais trempé jusqu'aux os, n'ayant ni imperméable ni manteau. Lui, il portait un pardessus en poil de chameau, un feutre verdâtre; il avait de fortes chaussures aux pieds – bref, il semblait dans un moment de «splendeur». Il m'entraîna dans un des innombrables cafés du quartier et me questionna.

– Je suis presque de la cloche, lui dis-je.

Il me proposa de dîner avec lui. Ensuite, nous irions voir son père qui avait un commerce de je ne sais plus quoi aux Halles.

– Mon vieux te trouvera une planque dans les burlingues. Pas tout de suite, faudra d'abord que tu coltines des cageots. Mais le vieux est un bon zigie et il se rendra vite compte que t'as de l'instruction.

Je me souvins qu'à Outat, je passais pour un «savant» et que certains de mes camarades croyaient dur comme fer que j'étais toubib...

– En attendant, je vais te refiler un peu de fric. T'as été un vrai pote à Outat. Moi, je suis à l'aise maintenant, vu que moi et mes vieux on a fait la paix. Mais j'ai quand même une grognasse qui travaille pour mézigue, en douce... Gaffe pas! Si que le daron savait ça... Lui dis pas non plus que t'as été là-haut. Il comprendrait pas. Il a pas notre mentalité. Je lui dirai qu'on a été à l'école ensemble, moi et toi. Il ira pas chercher la petite bête, mon vieux. C'est pas un mauvais zigie,

je te dis... Allez, à la jaffe! Tu m'en diras des nouvelles du resto où je te mène...

Après le dîner, qui me remit tout à fait d'aplomb, nous allâmes voir les «vieux» de mon camarade. Son père, un vieillard tout en os, me présenta à un mandataire, lequel prit mon nom, mon adresse, fixa un prix que j'acceptai sans discussion et me demanda de revenir vers minuit, je crois bien. Mon travail consisterait à pointer la marchandise et à mettre la main à la pâte quand cela serait nécessaire. Ce mandataire, pas plus que les parents de mon camarade, ne s'était enquis de mes antécédents. J'en étais étonné, ma marraine m'ayant je ne sais combien de fois affirmé qu'il faudrait faire des pieds et des mains pour me trouver du travail...

À la rentrée, je m'inscrivis à plusieurs cours préparatoires au bachot, et à la Sorbonne. J'avais l'intention de passer les trois examens de licence autorisés avant même d'avoir le bac. Pour les langues, les Sociétés savantes, rue Serpente. Je fis la connaissance de quelques étudiants, garçons et filles mais, malgré mon désir, aucune camaraderie ne put s'établir entre eux et moi – j'étais trop vieux peut-être. Non, je sais bien ce qui m'arrêtait : j'avais peur de leur jeunesse facile, et une honte atroce d'ignorer ce qu'ils savaient depuis si longtemps. Mon gain aux Halles aurait été suffisant pour me permettre de manger à ma faim si les cours et les livres n'avaient coûté si cher. De plus, il me fallait garder un peu d'argent pour les quelques heures que chaque dimanche j'allais passer à D... auprès de Madeleine. J'avais aimé passionnément Madeleine, comme chaque femme que j'aime – fougueusement, donnant plus que je reçois parce qu'un homme comme moi sait bien qu'aucune femme ne l'aimera jamais comme sa mère l'a aimé, et parce que, lui, a besoin de retrouver dans chaque femme aimée un peu du sourire et de la chaleur maternels, beaucoup de fraternité aussi. Je sentais cela en me promenant avec Madeleine, en la remerciant en moi-même de me

sortir de mon enfer, de mes monstres – et y retombant dès que je l’avais quittée... À ma certitude que *la* femme n’existe pas, qu’il n’y a que *les* femmes, et que le grand amour dure le temps de le dire, puisque tant et tant de filles jeunes et belles sollicitaient sans cesse mon cœur et mon désir, Madeleine opposait sa candeur de petite enfant, j’étais le premier et le dernier, elle m’aimait pour la vie. Ses serments me mettaient mal à l’aise, sa confiance m’était douloureuse. J’avais chassé de mon esprit les arguments financiers de la Roubelier pour rompre nos fiançailles, comme si l’argent avait quelque chose à voir avec l’amour, sauf chez les bourgeois et les gens de peu, mais je n’avais pas le courage de lui dire : « Je ne t’aime plus, ma petite Madeleine. » Alors, les monstres l’avaient belle !

Les camarades des Halles me distrayaient un peu. Mais l’évasion, la seule, l’unique, c’était l’étude. Ah, j’aurais voulu pouvoir étudier vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Penché sur mes bouquins, cette blessure que j’ai encore aux flancs me laissait en paix, et les monstres cessaient de me déchirer. Assis à ma petite table de bois blanc, j’étais aussi heureux et loin de l’enfer que dans ma chambre de l’infirmierie d’Outat. La vie qu’on nous fait, avec ses laideurs et ses hontes, laissait place à ma joie d’apprendre. Je prenais l’essor ! Et, comme à Outat, il me venait au cœur le désir de traduire, par opposition à mon bonheur présent, ce que j’avais souffert, ce que des millions d’êtres comme moi souffrent. Je devenais une sorte de chevalier voulant vaincre la misère, les hontes et les lies de l’homme, les faims – toutes. Je ne savais pas qu’écrire attire les monstres comme une lampe les moustiques.

De temps en temps, j’allais voir le commandant de F.-B. qui avait maintenant un bureau aux Invalides, dans je ne sais plus quel état-major. Jamais F.-B. n’a rabattu de ma joie quand j’étais optimiste, et il savait trouver le mot qu’il faut pour m’encourager quand j’avais le cafard. Il était, en dépit de son métier, d’un autre temps que le général en retraite, ami

de la baronne. Je rencontrai aussi Étienne L... Chic garçon, mais la Roubelier lui avait tapé dans l'œil – je ne pouvais donc être très libre avec lui. Je ne lui ai jamais dit ce que je pensais. Au contraire, je l'entretenais dans son illusion. Je n'étais pas très libre non plus avec mon toubib. Il avait déjeuné une fois avec ma marraine et moi, et il avait été «enchanté»... Il est vrai qu'il vivait loin de Paris, et que son horreur d'écrire des lettres m'autorisait d'une certaine façon à ne lui donner de mes nouvelles que de loin en loin. Pierre M... vint à Paris en octobre. Je lui montrai quelques «essais» qu'il déclara très mauvais. Comme il avait raison !

C'est à la fin d'octobre que la mansarde contiguë à la mienne fut louée à un jeune étudiant américain. Nous ne tardâmes point à mettre en commun nos deux solitudes, notre commun amour des femmes et des statues, des étoiles et des feuilles mortes. Il était infirme – pied-bot – j'étais un repris de justice. Nous nous arrangions pour visiter ensemble les musées et nous faire à tour de rôle la lecture. Je lui lisais du Fargue, il me psalmodiait du Whitman. Il adorait les oiseaux, les fleurs, l'Espagne. Il aimait l'action, le rêve, le ciel – pardessus tout la liberté. Je me souviens de l'un de ses mots sur le poète de *Feuilles d'herbe* : «Il a témoigné contre les monstres sans cesser de chanter ; il a chanté sans cesser de témoigner. C'était un dieu, puisqu'il était poète !»

J'ai oublié le nom de cet ami américain. Mais je sais que nous avons été des copains.

Mon bonheur n'eût pas été complet sans musique. Mon travail aux Halles me permit aussi de m'offrir une heure de piano par jour, chez une très vieille dame amoureuse du soleil.

En somme, les monstres mis à part, ma vie prenait un sens. J'étais même amoureux d'une petite Juive rencontrée à un cours du soir d'espagnol.

Je me croyais en sécurité.

*

– Au nom de la loi, ouvrez!

C'est un matin pluvieux et froid de décembre qu'ils sont venus. Deux. L'un semblait un paisible digestif au visage poupin d'honnête fonctionnaire. L'autre, respiratoire-masochiste, à la plus sale gueule que j'eusse jamais vue, même sous un képi de garde-chiourme. Celui-ci est venu me souffler dans le nez son haleine empestée, et j'ai reculé du côté de la fenêtre. Je l'ai ouverte, cherchant dans ma tête ce que j'avais bien pu faire qui motivât cette visite... Je travaillais aux Halles une grande partie de la nuit, dormais la matinée, étudiais l'après-midi et une partie de la soirée. Je n'allais plus au bordel. Il m'arrivait bien sûr d'introduire des filles dans ma mansarde, mais la logeuse seule aurait pu m'en faire le reproche. Je me suis dit que s'ils avaient quelque chose de grave à me «notifier», je fuyais. Mais ils n'avaient pas sorti leurs menottes, et cela m'a rassuré. J'étais en règle. Ils venaient pour un contrôle d'identité. *J'ai des papiers tout à fait en règle!* Je leur ai demandé ce qu'ils me voulaient. Le flic à gueule de gouape a sorti un papier de sa poche. Il a regardé le papier, fait un clin d'œil à son collègue, puis il m'a questionné. Mon âge, ma nationalité, mes antécédents, mes moyens d'existence.

– Alors, tu sais pas pourquoi qu'on est venus, non? Bon. Eh ben, on est payés pour t'éclairer, mon petit gniard. T'est tricard, tu piges, tricard... T'as deux jours francs pour te tailler et mettre les voiles, et comment! Étudiant le jour, commis aux Halles la nuit? Dis donc, tu nous prends pour des caves? À d'autres, hein! On aura tout vu, un mec comme tézigue qu'a été en taule et au Bat'd'Af' qui fait des études, qui dit... Non, hein, pas d'histoires... T'as été condamné à cinq ans de trique à Nice. Tu t'en rappelles pas, non, saloperie? T'as pas de mémoire, alors?

Tricard, la trique, l'interdiction de séjour... Tout s'écroulait une fois de plus.

– Chiale, chiale, salope, fumier! Fallait pas voler. Tu sais ce que t'es? un voleur, un type que nous, la rousse, on a à l'œil, compris? On est payés pour ça... Allez, viens un peu avec nous signer la notification, allez, ouste, habille-toi en quatrième, magne-toi!

J'ai enfilé mes vêtements. Le désespoir m'aveuglait. J'ai regardé la fenêtre, et la gouape m'a tiré durement en arrière. Je suis tombé sur la tête, et j'ai senti que je saignais.

– Pas de ça, hein? On est responsables. Quand t'auras signé, tu pourras te mettre en l'air autant que tu voudras...

Je l'ai dévisagé, étonné de sa brutalité. Il ricanait. Mon crâne me faisait très mal. Je me suis relevé lentement. Puis j'ai bien calculé mon élan et j'ai bondi sur lui les pieds en avant. Je l'ai touché au ventre, et il a eu son compte d'un coup. Mais le digestif dont je ne me méfiais pas m'a passé les menottes et tordu le poignet. Et quand la gouape a eu retrouvé ses esprits, ils m'ont tabassé jusqu'à ce que je m'évanouisse. Après, ils m'ont lavé. J'étais complètement groggy, la menotte était entrée dans ma chair, j'avais un œil fermé et du sang partout sur mes vêtements. Le digestif a dit à un moment que j'étais salement marqué. L'autre a dit qu'il me ferait mon affaire si j'ouvrais ma gueule au quart. Je leur ai dit: «Un par un, à la loyale!» Ils ont ricané et m'ont tordu encore le poignet. La logeuse m'a regardé d'un drôle d'air et sa sœur qui faisait le ménage, sauf le mien, a dit sur mon passage:

– Je m'en doutais! Des gens comme ça qui rentrent le matin et passent leurs nuits Dieu sait où... Ça se croyait quelqu'un, et voilà!

Je ne sais pas si cette fois-ci j'avais honte d'être enchaîné.

Au commissariat, ils m'ont fait signer la notification d'interdiction de séjourner dans un grand nombre de villes

de France, dont Paris, Toulouse, Bordeaux, et tous les ports en général, de guerre, de commerce ou de pêche.

Après, ils m'ont jeté dehors, et la gouape, qui avait l'air de se ressentir de mon « coup de boule à la marseillaise », m'a crié :

– Deux jours francs pour foutre le camp, pas un jour de plus. Moi, je t'enverrais casser des cailloux, ordure, saloperie !

Je suis revenu à la maison meublée. Prenant mon courage à deux mains, j'ai demandé à la logeuse la permission de téléphoner. Mais la logeuse et sa sœur restaient là, à me dévisager, alors j'ai couru à la poste de la rue Cujas. Les gens m'ont aussi dévisagé, et les employés.

Ma marraine m'affirma que tout s'arrangerait. Je reconnais qu'elle fit l'impossible pour que les sursis se renouvelassent jusqu'à expiration de l'interdiction. Mais elle échoua. Sur les conseils d'un jeune rédacteur de la préfecture – ce devait être un mari trompé : il me dit avec beaucoup de conviction que j'étais mille fois moins coupable que les gens qui entrent dans un ménage et le détruisent, sans que la loi ait quoi que ce soit à dire, sauf en cas de flagrant délit, et encore ! –, je choisis l'Espagne comme lieu de résidence non surveillée. Ce rédacteur me fit obtenir un passeport en quelques heures.

J'abrégéai mes adieux à Madeleine, mais j'embrassai tendrement Lili, la petite Juive dont j'étais amoureux. Le professeur d'espagnol, un Catalan, me donna quelques lettres pour des amis à lui de Barcelone. Ma marraine me supplia d'accepter une mensualité qu'elle me ferait tenir aux adresses que je lui donnerais. J'acceptai cette fois, simplement parce qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Le jour de mon départ, j'avais la fièvre, mal au ventre et au cœur. Je souffrais. Mais derrière la ruine de tous mes beaux projets d'études, et après la poignée de main de mon ami américain, il y avait tout de même l'Aventure ; elle dansait et me faisait bon visage.